NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 N° 3 1948

La méthode objective en psychologie expérimentale

André HAYEN (s.j.)

p. 303 - 305

https://www.nrt.be/fr/articles/la-methode-objective-en-psychologie-experimentale-2786

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA METHODE OBJECTIVE EN PSYCHOLOGIE EXPERIMENTALE

La méthode de la psychologie expérimentale doit être « objective ». Telle est la thèse défendue avec beaucoup de pénétration, de force et de clarté, par deux études remarquables dont la seconde vient d'être réimprimée [1].

La démonstration de M. Paulus prend une allure historique. Elle retrace, avec une limpidité, une pénétration, une sûreté magistrales, l'évolution d'une théorie particulière. Les solutions diverses proposées depuis un siècle au problème de l'hallucination révèlent les progrès hésitants d'une méthode qui se cherche encore mais qui s'oriente de plus en plus fermement vers la conception de Pierre Janet. Dans l'hallucination, Janet ne voit ni un trouble de la perception, ni une simple perversion de la croyance. Il l'explique et rend compte de son caractère esthésique par le trouble des conduites sociales où se construisent les personnalités jumelles du moi et du socius.

La psychopathologie de Pierre Janet est *objective et fonctionnaliste*. Elle est « fonctionnaliste » (par opposition aux psychologies « structuralistes », d'inspiration idéaliste ou matérialiste et positiviste), car pour elle « le psychisme, conscient ou subconscient, existe », sous la forme de facultés, d'instincts, de tendances. « Ces principes hypothétiques des activités psychiques sont soustraits à l'observation, mais sont accessibles au raisonnement causal ». Ils ne constituent pas une autre réalité phénoménale que l'activité psychique. Ils sont, au contraire, la réalité ontologique et intérieure de cette activité, « s'exprimant » dans les conduites extérieures accessibles à l'observateur scientifique.

Non moins rigoureuse que celle de M. Paulus, non moins résolument et sainement réaliste, la pensée de M. Guillaume est cependant beaucoup moins philosophique. Non sans raisons, mais aussi non sans injustices, son *introduction à la psychologie* dénonce les méfaits de la philosophie : les étudiants qui viennent à la psychologie par son chemin sont encombrés de préventions et d'objections contre la véritable méthode psychologique.

Celle-ci est essentiellement objective et voici ouvert le procès de la phénoménologie. Comprendre, concède-t-on, c'est d'abord éprouver. Il y a une compréhension sympathique. Mais les illusions qui la menacent rendent celle-ci radicalement insuffisante aux exigences de rigueur et de certitude de la connaissance scientifique. Comprendre vraiment, c'est comprendre par les causes. Or, la phénoménologie se détourne de ce mode de compréhension et recourt à l'introspection. Grâce à celle-ci, prétend le phénoménologue, le sujet « se connaît comme cause agissante parce qu'il se connaît du dedans. Il saisit en lui l'être même, et non pas seulement le phénomène. Il est ici au cœur du réel, et non plus à la surface ». Illusion, réplique M. G. L'expérience affective, en effet, et l'expérience de la pensée logique n'atteignent la réalité objective que comme un objet du monde physique du sens commun, mal défini et mal connu (par exemple, p. 367, la liberté humaine). La description phénoménologique atteint un objet qui peut être réel ou illusoire. Elle n'aura qu'une valeur tautologique tant qu'elle ne s'appuiera pas sur une enquête scientifique et n'entrera pas dans le domaine des relations de causalité établies par induction.

---

(1) J. Paulus, *Le problème de l'hallucination et l'évolution de la psychologie d'Esquirol à Pierre Janet*. Coll. « Bibl. de la Faculté de Phil. et Lettres de l'Université de Liége ». XCI. Liége, Fac. de Ph. et Lettres, 1941, 24 × 16 cm., 210 pp.

P. Guillaume, *Introduction à la psychologie*. Coll. « Etudes de psychologie et de philosophie ». III. Paris, Vrin, 1942. 23 × 14 cm., 380 p. Réimprimé en 1946.

Dès lors, conclut notre auteur, la réduction phénoménologique n'est qu'une attitude négative et toute provisoire, qui prépare la restauration dans le réel du phénomène comme *fait psychologique*. La phénoménologie n'est pas une science. L'introspection efficace *construit* le phénomène en indiquant les conditions dans lesquelles il se produit : ainsi apparaît le fait psychologique susceptible d'un contrôle objectif. Cette conclusion entraîne virtuellement la condamnation de la psychologie philosophique et, plus généralement, de toute la philosophie, parce qu'elle se passe des exigences d'objectivité de la science et prend l'homme comme centre de perspective. La philosophie se ramène à une analyse plus ou moins subtile du langage. Elle regarde presque fatalement du côté de la pensée primitive. Celle-ci, naïvement, humanisait l'univers. Depuis lors, la critique a dévoilé le caractère subjectif de cette vision des choses. Il faut désormais préférer le monde des choses telles qu'elles sont, le monde « inhumain » de la science au monde des aspirations humaines.

Avec une grande probité, l'auteur nous demande de ne voir dans son étude qu'une « hypothèse de travail ». Cette hypothèse est-elle recevable sous bénéfice d'inventaire ? Nous ne le pensons pas, car elle appelle d'emblée plusieurs corrections importantes.

Sans doute, la psychologie scientifique est possible et légitime, nous y reviendrons avec insistance en concluant. Sans doute, il existe une phénoménologie qui n'est pas une science. Elle ne le deviendra que moyennant un effort de l'esprit pour comprendre par les causes et engendrer la science du comportement humain.

Mais cet effort n'épuise pas les virtualités de la pensée ni celles du réel. S'appuyant désormais aux fermes analyses de la psychologie objective, s'éclairant aux distinctions que celle-ci apporte dans la complexité et la confusion du donné originaire, la phénoménologie continue son œuvre au delà de la science empirique, dégage la « signification » du donné et devient une technique originale, autonome, s'achevant nécessairement en métaphysique. M. Guillaume contestera la légitimité et même la possibilité de ce développement et de cet achèvement. Mais sa critique, croyons-nous, repose sur une méprise. Il confond avec l'introspection, évidemment subjective, la véritable réflexion métaphysique qui atteint réellement l'absolu.

Comment la réflexion métaphysique « se noue-t-elle » ? Comment la *conscience* que nous donne l'analyse phénoménologique du sens des phénomènes commence-t-elle de s'expliciter déductivement ? Ce processus constitue-t-il une véritable connaissance métaphysique ? L'objet et les limites de cette note ne nous permettent pas de répondre à ces questions.

Nous ne pouvons accepter la conception, vraiment trop simpliste, que M. Guillaume se fait de la métaphysique, de son impuissance et de son subjectivisme. Sa conception de la psychologie scientifique ne nous semble pas non plus recevable sans mise au point.

D'une part, notre auteur distingue et relie entre eux objets ou faits physiques, et phénomènes essentiellement relatifs à un sujet. Pas d'activité spirituelle dans l'homme sans expression objective et sans action sur le comportement. Aussi toute psychologie scientifique repose-t-elle sur une physique préalable ; un système de références physiques est la condition de toute objectivité scientifique. Ceci est fort juste. Mais, par ailleurs, M. G. tient que les phénomènes peuvent être rapportés les uns aux autres *indépendamment du sujet* et devenir ainsi objets d'observation. La psychologie ainsi conçue « prépare les voies à l'investigation physiologique ; elle pose les problèmes que celle-ci devra résoudre ». Du coup, cette psychologie ne peut être fonctionnaliste. « Le psychisme, conscient ou subconscient », ne saurait plus exister pour elle ; et voici que se creuse, plus profondément que ja-

mais, la séparation entre la matière et l'esprit, entre la science et la connaissance, et M. Guillaume doit échouer dans le dessein qu'il avait conçu de dépasser le dualisme cartésien.

En effet, dans l'*Introduction à la Psychologie*, se fait jour une tendance opposée au scientisme que nous venons de dénoncer. Non seulement M. G. n'affirme nulle part l'existence d'un déterminisme absolu qui exclurait la liberté, mais il reconnaît explicitement que le point de vue propre de la science sur le réel n'est pas le seul point de vue possible. La science ne nous révèle qu'un aspect des choses, qu'une perspective, affirme-t-il à plusieurs reprises. L'étude du comportement n'est pas la seule méthode d'accès au fait objectif ; la conscience en est une autre. Tous les mots du vocabulaire psychologique ordinaire ont une double valeur : objective et subjective. La psychologie a le droit incontestable de se contenter de celle qui lui paraît utilisable scientifiquement pour tout objet d'étude ; mais elle ne nie pas pour autant la valeur subjective. Un rapprochement paraît donc possible entre la perspective du sujet sur les choses et sur lui-même, et la perspective de l'observateur extérieur sur son comportement. Si bien que M. Guillaume nous semble moins en désaccord avec M. Paulus qu'avec lui-même.

Quoiqu'il en soit de ce désaccord, nous voudrions souligner la vérité et l'importance de la thèse que posent si nettement nos deux auteurs : la nécessité et la légitimité d'une psychologie objective. Aujourd'hui plus que jamais pareille affirmation est opportune.

En effet, l'histoire prend une place de plus en plus grande dans la formation philosophique (et j'entends ici par histoire non seulement la connaissance érudite des faits du passé, mais encore « la mentalité historique », le sens du « développement de l'homme », dont un Hegel fut le génial initiateur en philosophie, un Marx en sociologie, un Newman en théologie, et dont le P. Chenu et le P. Montuclard signalaient récemment l'importance pour la pensée chrétienne contemporaine). La phénoménologie connaît de même un essor plus profond et sans doute plus durable et plus fécond que la vogue de certains existentialistes. M. Guillaume semble regretter cette extension de l'histoire et ce progrès de la phénoménologie. Nous ne partageons pas ses regrets. Mais il souligne aussi, avec M. Paulus, l'une des deux exigences intellectuelles sans lesquelles nous ne sortirons pas de la crise de croissance que la pensée occidentale traverse depuis plusieurs décades.

La première de ces deux exigences est la reconnaissance loyale d'une Transcendance absolue par une métaphysique absolument vraie, sans être jamais définitive, à laquelle toute phénoménologie existentielle sérieuse et de bonne foi nous paraît nécessairement ouverte.

La seconde est celle que soulignent nos deux auteurs dans le domaine particulier de la psychologie : un renforcement de la rigueur scientifique, de la « mentalité positive » des sciences exactes et des sciences expérimentales dans toute formation humaniste, et très particulièrement dans la préparation des étudiants qui s'orientent vers la philosophie. La technique des sciences ne peut, à aucun prix, devenir la méthode de la philosophie. Elle n'en est pas moins indispensable à la formation du philosophe. Un programme de formation philosophique qui oublierait cette technique ou la mépriserait tendrait à « désincarner » les esprits et même à les fausser au lieu de leur apprendre à penser juste et à penser vrai. Les prétentions exorbitantes qui menèrent la science à la « faillite » peuvent expliquer, dans une certaine mesure, le vertige dont semble prise la pensée contemporaine. Cependant, l'on ne guérira pas de ce vertige sans le concours, certes insuffisant, mais non moins indispensable, de la science objective.

A. HAYEN, S. I.